



André

Agriculteur - 25 ans - Melle
114^e Régiment d'infanterie

*« Les événements
s'étaient succédé si
rapidement que j'avais
eu peine à les suivre. »*

André

André a 25 ans en 1914. Il est paysan et propriétaire de son exploitation, à Melle, qu'il a héritée de son père.



Ce 1^{er} août 1914, lorsque le tocsin sonne, il est 16h et André est en pleine moisson. Il termine sa tâche et se rend vite au village. Là, une foule se presse devant la mairie pour lire l'affiche placardée qui proclame la mobilisation générale pour le lendemain. André va être l'un des huit millions de soldats français appelés sur le front.



Ordre de mobilisation générale. (Archives départementales des Deux-Sèvres F 2021.)

Avant le départ, André et ses camarades se regroupent sur la place du village. Ils partent sans joie ni chagrin. Le service militaire et la scolarisation obligatoires leur ont appris l'obéissance et le sens du devoir à la Patrie. Et ils sont convaincus que le conflit sera court et victorieux.

Devant la gare, André dit un dernier au revoir à sa femme. C'est le 2 août, il est 22h. Autour de lui, les gens chantent la Marseillaise, des enfants agitent des drapeaux tricolores. André pense alors que c'est le premier voyage qu'il fait aussi loin de chez lui.

Sait-il ce qui l'attend ? Pendant quatre ans, sur le front, il devra affronter des conditions de vie terribles. Il aura faim, il aura froid, mais il tiendra, grâce à l'esprit de camaraderie, par l'hostilité à l'ennemi, par peur aussi d'une justice militaire implacable envers les désertions et les mutineries. Et que penseraient sa famille et ses amis s'il refusait d'aller combattre ?



Le Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres, 5 août 1914. (Archives départementales de la Vienne / Médiathèque François Mitterrand, Poitiers ; image publiée avec autorisation.)



Hélène

Infirmière - 20 ans - La Rochelle
Hôpital militaire Auffrédy

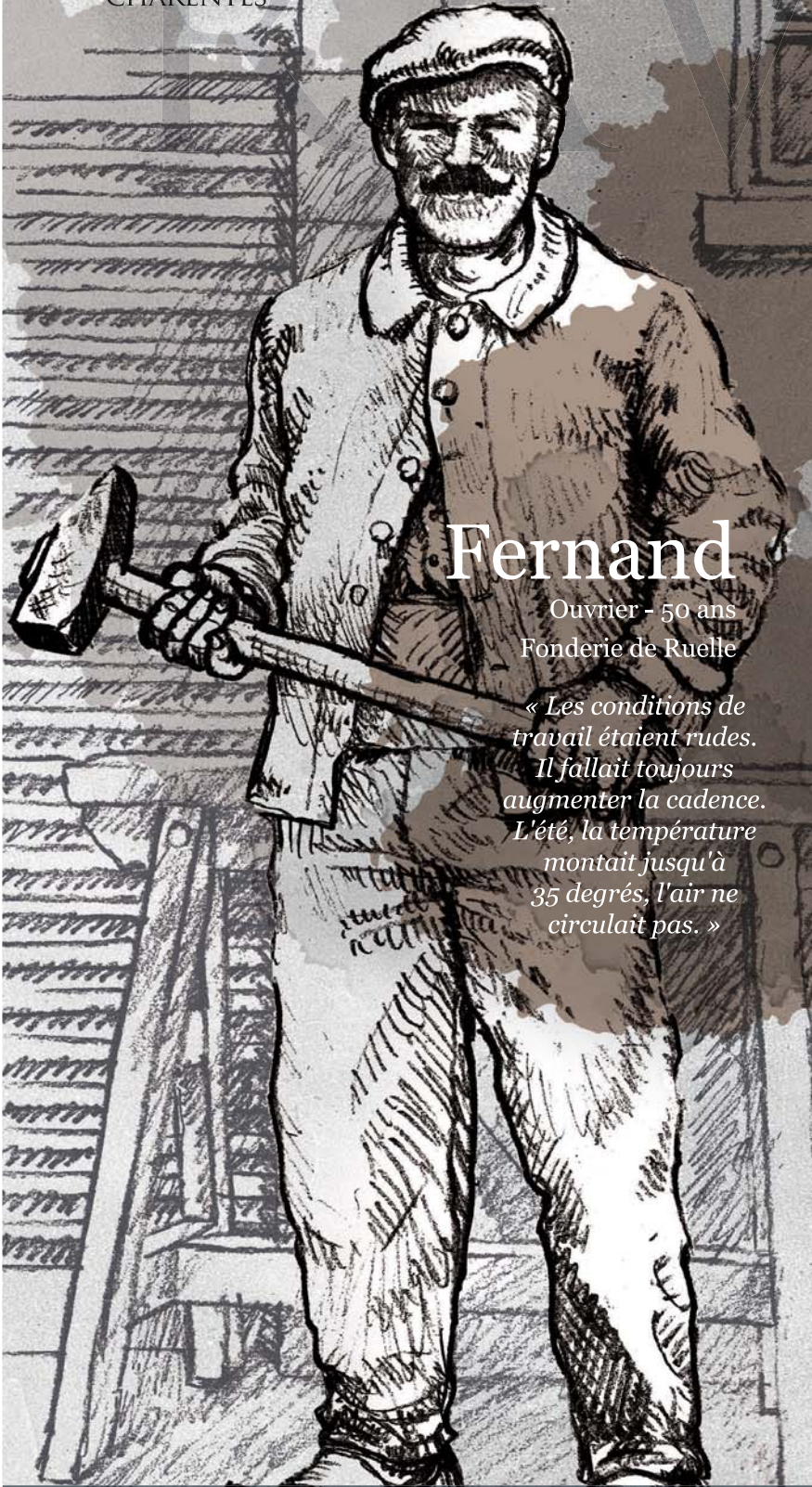
« L'arrivée du premier convoi de blessés était prévue depuis une semaine, mais le jour et l'heure n'avaient pas été précisés pour éviter l'affluence des curieux. »



Marie

Agricultrice - 30 ans
Mirebeau

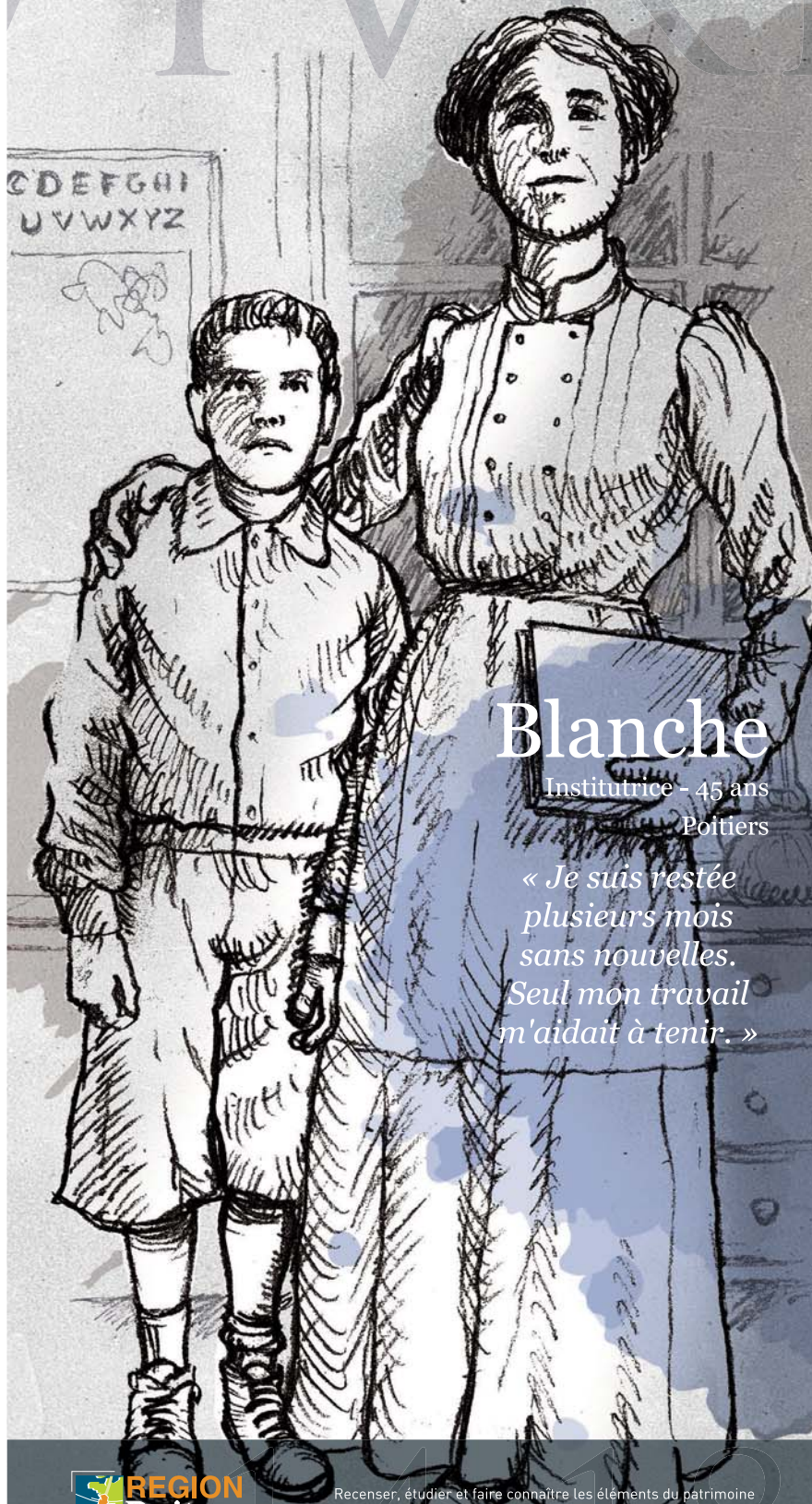
« Pour moi, le plus
dur c'était
les labours. »



Fernand

Ouvrier - 50 ans
Fonderie de Ruelle

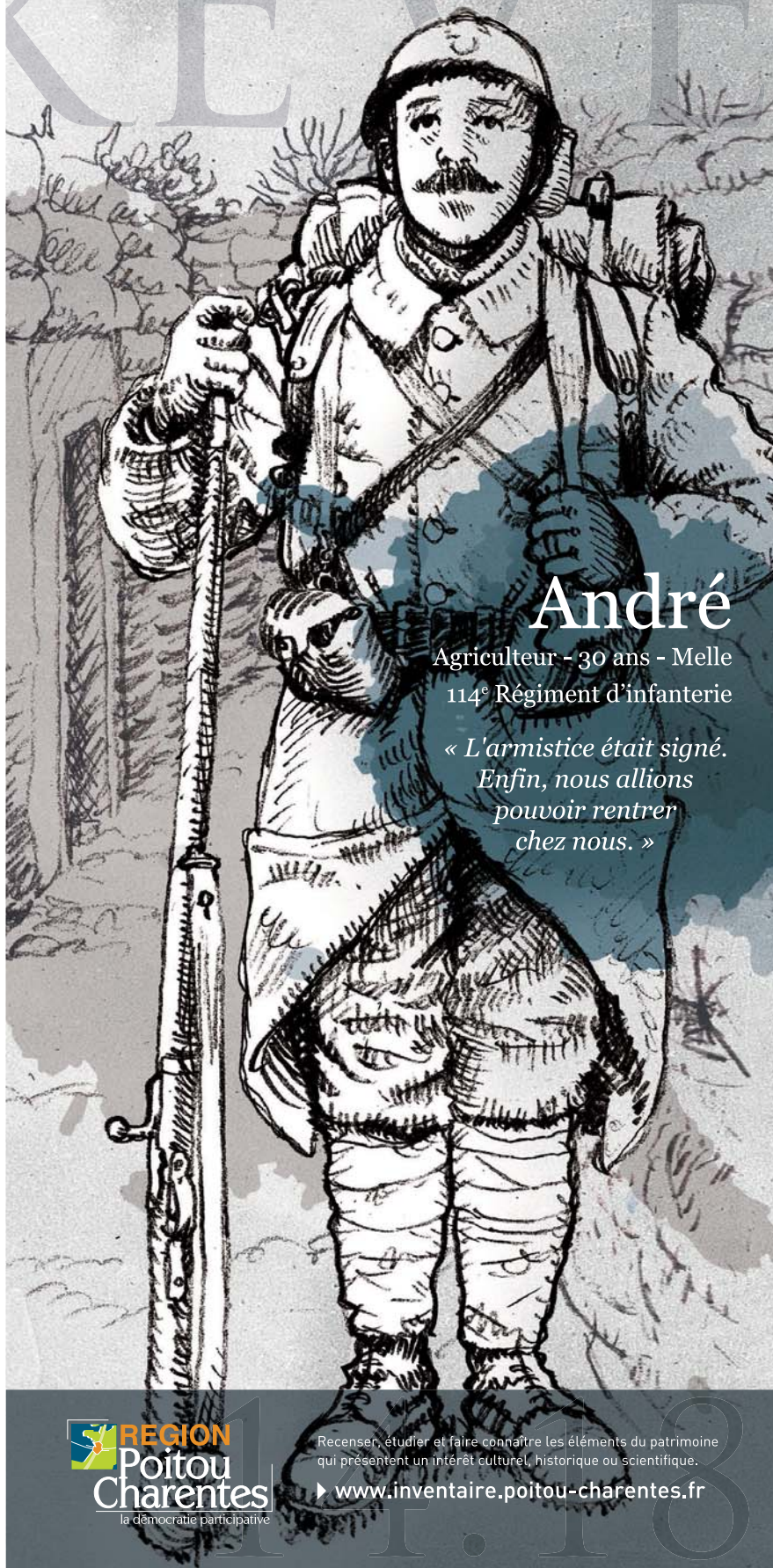
« Les conditions de travail étaient rudes. Il fallait toujours augmenter la cadence. L'été, la température montait jusqu'à 35 degrés, l'air ne circulait pas. »



Blanche

Institutrice - 45 ans
Poitiers

*« Je suis restée
plusieurs mois
sans nouvelles.
Seul mon travail
m'aidait à tenir. »*



André

Agriculteur - 30 ans - Melle
114^e Régiment d'infanterie

*« L'armistice était signé.
Enfin, nous allions
pouvoir rentrer
chez nous. »*

André

André est heureux lorsque son colonel lui annonce que l'armistice est signé. Terminés les poux, les rats, toute l'horreur des tranchées... Mais la guerre l'a changé et il sait que la vie ne sera plus jamais comme avant.

André est heureux ce 11 novembre 1918. Ils l'ont enfin signé, cet armistice, qui marque la fin des hostilités. Dans les villages, les cloches sonnent, la population est en liesse.

Enfin la guerre se termine, André va retrouver sa femme et sa ferme. Mais sa joie laisse bientôt place à l'impatience et à la frustration. Car la démobilisation est longue. André ne rentrera que durant l'été 1919, cinq ans après son départ. Pour d'autres camarades, l'attente sera encore plus grande, jusqu'en 1920.

Après l'attente, le retour à la vie quotidienne aussi est difficile. Comment retrouver sa place dans le monde civil ? André a le sentiment que sa femme n'a pas souffert de privations, qu'elle n'a pas changé, comme lui, physiquement et psychologiquement. Lui, que l'épreuve des tranchées a profondément marqué, est devenu sombre, irritable, agressif parfois. Il est souvent triste. En tout cas, jamais il ne parlera à ses proches de ce qu'il a vécu, à moins de fondre en larmes.



Affiche de l'appel du maire de Bressuire pour célébrer l'Armistice. (Archives départementales des Deux-Sèvres, R 202.)

Comme pour tout le monde, cette guerre est pour André la « Der des Ders ». Et pourtant, il connaîtra, vingt ans plus tard, une autre guerre mondiale, qui placera les populations face à de nouvelles et terribles épreuves.



Hélène

Hélène a 20 ans en 1914. Elle est infirmière à l'hôpital militaire Auffrédy depuis seulement quelques mois lorsque le conflit éclate. Elle y reste jusqu'à la fin de la guerre. Elle devra par la suite s'arrêter de travailler pour s'occuper de son frère, mutilé au front.



Une des salles pour blessés au sein de l'hôpital militaire Auffrédy, à la Rochelle (1914). (Source : archives municipales de La Rochelle)



Entrée de l'hôpital militaire Auffrédy, à la Rochelle (1914). (Source : archives municipales de La Rochelle)

Hélène accompagne le médecin-chef de l'hôpital militaire à la gare de La Rochelle pour accueillir les premiers blessés du front. Pendant les quatre ans du conflit, elle voit passer à l'hôpital plus de 10 000 blessés et malades. A leur contact, elle est confrontée aux réalités de la guerre. Leurs blessures, leurs témoignages sur la vie au front et l'entraide entre soldats, lui font imaginer des scénarios de rétablissement. Elle s'engage à leur égard, elle s'occupe d'eux, elle s'occupe de leur famille, elle s'occupe de leur avenir. Elle s'occupe de leur avenir, elle s'occupe de leur avenir, elle s'occupe de leur avenir.

Marie

Marie est une agricultrice de 30 ans. Lors du déclenchement de la guerre, son mari est en train de moissonner. Elle voit tous les hommes de la ferme partir combattre. Marie, sa mère et ses enfants prennent la relève.



En 1914, c'est le temps des moissons. Les hommes partis au front, c'est aux femmes de prendre la relève comme le demande le Président du Conseil, René Viviani, dans son appel « Aux Femmes de France ». Marie doit continuer le travail aux champs, terminer les récoltes de l'année et préparer celles de l'année suivante. Les moissons ne sont pas lines et les vendanges approchent.

Désormais, Marie doit aussi guider les attelages, vendre les produits, les faire passer par les contrats et les baux. Le travail est dur et fatigant. Les bras manquent et les bêtes moissonnières pour labourer et moissonner sont réquisitionnées par l'armée. Heureusement, sa mère et ses enfants sont présents pour l'aider, et une fois par semaine un journalier vient travailler sur l'exploitation. Durant toute la guerre et malgré ses efforts, Marie a du mal à maintenir l'exploitation.



Document de réquisitionnement des animaux pour l'armée (1914). (Source : archives municipales de La Rochelle)

Fernand

Fernand est ouvrier à la Fonderie de Ruelle. En 1914, il a 50 ans et il est trop âgé pour être mobilisé. En travaillant à la fabrication de canons dans l'usine, il contribue lui aussi à l'effort de guerre, colossal.



Une vue de la fonderie de Ruelle, datant d'environ 1915. (Source : archives municipales de La Rochelle)

À la Fonderie, Fernand travaille d'arrache-pied comme tous les autres ouvriers et ouvrières. Fines à l'ampoule imprévue du conflit, les ministères de la Marine et de la Guerre demandent des quantités énormes de matériels et de munitions supplémentaires. La production de canons et de projectiles ne s'interrompt pas, l'activité s'accroît sans cesse. Deux équipes se relaient, en travaillant chacune douze heures. La première de 7h15 à 19h15, la seconde de 19h15 à 7h15. Fernand est fatigué, mais il tient la cadence, malgré des conditions de travail très pénibles. Pendant l'année 1916, il voit 200 000 obus sortir de la Fonderie, alors qu'on n'en fabriquait que 4 000 avant la guerre.

Fernand travaille avec des Marocains, des Sénégalais, des Algériens, des Malgaches, et aussi des réfugiés belges, arrivés en nombre après l'invasion de leur pays par l'Allemagne, le 3 août 1914. Certains sont logés dans des baraques près de la Fonderie, d'autres chez des particuliers, Fernand accueille une famille dans le foyer, une autre façon pour lui de s'impliquer dans le conflit.

Blanche

Blanche est une institutrice de 45 ans, veuve depuis deux ans. Ses trois fils combattent sur le front. En attendant leur retour, elle pense souvent à eux. Elle doit désormais assurer seule la subsistance du reste de la famille.

La guerre s'éternise, Blanche, comme toute la population française, doit s'habituer à de nouvelles conditions d'existence. Beaucoup de produits manquent : farine, sucre, viande, vin. Les dépenses sont exorbitantes en proportion de ce qu'il y a de monde. Blanche proteste pas, elle pense aux hommes de son pays, à sa famille qui manquent de tout sur le front.



Document de réquisitionnement des vêtements (1914). (Source : archives municipales de La Rochelle)

Blanche paie à acheter certains aliments de base car les prix ne cessent d'augmenter : celui du pain qui passe de 0,37 franc en 1914 à 0,45 franc en 1916, celui du sucre de 0,45 franc pour 140 franc. Pour remplacer certaines denrées absentes, Blanche leur trouve des substituts : la chicorée pour le café, la margarine pour le beurre. Le plus dur pour Blanche, c'est le froid, l'hiver, à cause de la pénurie de charbon. Elle ne peut pas chauffer son logement ni sa salle de cuisine, et les vêtements sont très rudes.

Pour garder les lettres reçues du front, Blanche est restée plusieurs mois sans aucune nouvelle de ses fils, se demandant jour après jour s'ils n'avaient pas été tués. Et puis, un matin, la première lettre est arrivée. Les autres ont suivi, plus régulières.



Un seul de ses fils reviendra des combats.



Les personnages présentés sont fictifs. Exposition conçue par la Région Poitou-Charentes, Conception : Jean-Jay, Laureline Richard Réalisation : Jean-Jay, Laureline Richard, Jeanne Quenec'h, Laureline Richard, Thomas Saurin, Catherine Ligea Cette exposition a reçu le label national de la mission du Centenaire de la Première Guerre mondiale.

14-18 POITOU-CHARENTES



Recenser, étudier et faire connaître les éléments du patrimoine qui présentent un intérêt culturel, historique ou scientifique. www.inventaire.poitou-charentes.fr

la démocratie participative